

ses petites pattes se racle toutes les parties du corps, ainsi qu'on peut le voir avec un microscope. Elle réunit ainsi ces parasites à un endroit et les absorbe au moyen de sa trompe.

Les mouches auraient donc l'avantage de purger l'atmosphère de milliards d'animalcules. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop recommander d'employer tous les moyens possibles pour les expulser de nos cuisines, de nos offices, de nos garde-manger, car, partout où elles se trouvent, elles propagent le poison et la décomposition.

L'habitude de voir les mouches fait qu'on ne paraît nullement étonné de la facilité avec laquelle ces insectes se maintiennent sur les plafonds, les murs ou les objets polis comme les glaces. Si les mouches peuvent ainsi se fixer sur tous les corps, dans n'importe quelle position, c'est grâce à de petites pelotes qui se trouvent sous leurs pattes, lesquelles remplissent les fonctions de ventouses...

La mouche a été du reste privilégiée, elle a tout ce qu'il faut pour satisfaire sa gourmandise. Se trouve-t-elle en présence d'une friandise trop dure ? elle s'écartere alors un liquide particulier qui a la propriété de la fondre ou de la ramollir. Désire-t-elle goûter à un fruit à l'épiderme tenace ? elle le percera de son aiguillon et pourra ainsi introduire sa trompe pour absorber le suc qu'elle désire.

Ce petit insecte envers lequel nous avons trop d'indulgence réunit tous les éléments pour nous être désagréable et pour porter atteinte à notre santé.

FERDINAND HOLE.

## REVUE GENERALE

Le 14 juillet 1789.—Impression dans l'univers.—Le comte de Ségur et ses "Mémoires".—M. Taine et "L'Ancien régime et la Révolution".—La Révolution fut l'œuvre du peuple.—Michelet et "l'Histoire de la Révolution française."

Depuis longtemps les Français gémissaient sous le joug monarchique, sans voir le jour où ils pourraient se débarrasser de ce lourd fardeau. En vain s'étaient-ils adressés à l'Etat pour demander la cessation des abus : on faisait la sourde oreille dans le conseil royal, trop occupé de satisfaire les goûts de son chef, le roi de France.

Mais le 14 juillet 1789, las de souffrir, le peuple de Paris se rua sur la Bastille, et après un combat acharné avec les gardes de cette prison, il eut la suprême satisfaction de la voir tomber sous ses coups vengeurs. De quelle joie ne dut-il pas être rempli en voyant s'écrouler les murs de cette funeste forteresse sise en plein Paris, comme une menace perpétuelle des droits populaires ! La joie fut délirante, non seulement à Paris, mais même à l'étranger. En effet, dans les *Mémoires* du comte de Ségur, qui lors de la chute de la Bastille se trouvait à Saint-Petersbourg, nous lisons ce qui suit : "Quoique la Bastille ne fût assurément menaçante pour aucun des habitants de Saint-Petersbourg, je ne saurais exprimer l'enthousiasme qu'excitèrent parmi les négociants, les marchands, les bourgeois et quelques jeunes gens d'une classe plus élevée la chute de cette prison d'état et ce premier triomphe d'une liberté orageuse. Français, Suisses, Danois, Allemands, Anglais, Hollandais, tous, dans les rues, se félicitaient, s'embrassaient comme si on les eût délivrés d'une chaîne trop lourde qui pesait sur eux."

Le peuple avait-il raison de s'attaquer à la royauté ? Oni, et pour le prouver il n'y a qu'à recourir aux sources historiques. Il est bien vrai que la France eut de bons rois qui surent se montrer magnanimes pour leurs sujets, mais malheureusement un bon nombre d'entre eux ne s'occupèrent que d'eux-mêmes sans penser le moins du monde à ceux qu'ils avaient mission de gouverner. Aussi le peuple n'avait-il droit à rien : tous les hauts emplois étant l'apanage de la noblesse.

Sous l'ancienne monarchie, nous dit M. Taine (*Ancien Régime et la Révolution*) l'avancement était limité, d'abord parce qu'elle était ancienne et que, dans tout ordre qui n'est pas nouveau, chaque génération nouvelle trouve les places prises, ensuite parce que, dans ce vieil ordre fondé sur l'hérédité et la tradition, les vacances futures étaient remplies d'avance. Dans le grand escalier social, il y avait plusieurs étages ; chaque homme pouvait gravir toutes les marches du sien, mais non monter au-delà ; arrivé sur le palier, il s'y heurtait contre des portes fermées, contre des barrières presque insurmontables. L'étage supérieur était réservé à ses habitants ; ils l'occupaient dans le présent et ils devaient encore l'occuper dans l'avenir ; sur chaque degré, autour du possesseur en titre, on apercevait ses successeurs inévitables, ses pareils, pairs et voisins, souvent tel ou tel nominativement désigné, son héritier légal, l'acquéreur de sa survivance ; en ce temps-là, on tenait compte à l'individu, non-seulement de lui-même, de ses mérites et de ses services, mais aussi de sa famille et de ses ancêtres, de sa condition, des compagnies qu'il fréquentait, du salon qu'il tenait, de sa fortune et de son train ; ses antécédents et ses alentours composaient sa qualité ; sans la qualité requise, impossible de franchir le palier. A la rigueur, un homme né sur les plus hauts degrés d'un étage parvenait quelquefois à gravir les plus bas degrés de l'étage suivant, mais il s'arrêtait là. En somme, les gens de l'étage inférieur esti-

maient que, pour eux, l'étage supérieur était inaccessible et de plus inhabitable.

Aussi bien, ajoute le même auteur, la plupart des offices publics, dans les finances, l'administration et la judicature, dans les parlements, à l'armée, à la cour, étaient des propriétés privées, comme le sont aujourd'hui les charges d'avoués, de notaire et d'agent de charge ; pour les exercer, il fallait les acheter, et très cher, disposer d'un capital notable, se résigner d'avance à n'en tirer qu'un médiocre revenu, dix, cinq et parfois trois pour cent du prix d'achat."

Quel beau régime que celui de la royauté de cet époque ! Comment voulait-on que le peuple désirât vivre éternellement sous cette forme de gouvernement qui le considérait comme un être corvéable et taillable à merci, plutôt que sous le système républicain qui lui donne tous les droits et lui permet d'aspirer aux plus hautes charges dans l'Etat.

\* \* \* La Révolution française qui célèbre actuellement son centenaire d'une si grandiose manière, fut bien l'œuvre du peuple français, le peuple le plus magnanime de la terre. C'est bien lui qui sapa la base de cette vieille monarchie coupable de tant d'erreurs et de crimes ; monarchie qui avait dilapidé les deniers publics, perdu toutes les colonies et abaissé le prestige de la France à l'étranger.

On dit, pour excuser la monarchie, que la Révolution se livra à des excès terribles, c'est vrai ; mais hâtons-nous de le dire, ces excès ne sont pas l'œuvre du peuple, mais de quelques meneurs dont les noms sont familiers à tous. Ce sont là les vrais coupables, et l'histoire a bien fait de les marquer au fer rouge. Les Français ne demandaient pas le sang, mais le bien-être, l'égalité dans le partage du sol, la liberté de ses institutions, la disparition des impôts énormes qui pesaient sur eux.

Et d'ailleurs les excès ne commencèrent que le jour où on apprit que la royauté française, forcée depuis 1789 à faire des concessions justes et équitables, faisait venir des étrangers pour combattre la population française, afin de reprendre son ancienne autorité despotique. Ceci n'a jamais été nié et ne peut l'être non plus.

"Une chose qu'il faut dire à tous, dit Michelet (*Histoire de la Révolution Française*), qu'il est trop facile d'établir, c'est que l'époque humaine et bienveillante de notre révolution a pour acteur le peuple même, le peuple entier, tout le monde. Et l'époque des révolutions, l'époque des actes sanguinaires où plus tard le danger la pousse, n'a pour acteur qu'un nombre d'hommes minime, infiniment petit.

"Voilà ce que j'ai trouvé, constaté et vérifié, soit par les témoignages écrits, soit par ceux que j'ai recueillis de la bouche des vieillards. Elle restera la parole d'un homme du faubourg Saint-Antoine : "Nous étions tous au 10 août et pas un au 2 septembre."

"Une autre chose que l'histoire mettra en grande lumière, et qui est vraie de tout parti, c'est que le peuple valut généralement beaucoup mieux que ses meneurs. Plus j'ai creusé, plus j'ai trouvé que le meilleur était dessous, dans les profondeurs obscures. J'ai vu aussi que ces parleurs brillants, puissants, qui ont exprimé la pensée des masses, passent à tort pour les seuls acteurs. Ils ont reçu l'impulsion bien plus qu'ils ne l'ont donnée. L'acteur principal est le peuple. Pour le retrouver, celui-ci, le replacer dans son rôle, j'ai dû ramener à leurs proportions les ambitieuses marionnettes dont il a tiré les fils, et dans lesquelles jusqu'ici, on croyait voir, on cherchait le jeu secret de l'histoire.

"Ce spectacle, je dois l'avouer, m'a frappé moi-même d'étonnement. A mesure que je suis entré profondément dans cette étude, j'ai vu que les chefs de parti, les héros de cette histoire convenue, n'ont ni prévu, ni préparé, qu'ils n'ont eu l'initiative d'aucune des grandes choses, d'aucunes spécialement de celles qui furent l'œuvre unanime du peuple de la révolution. Laissez à lui-même, dans ses moments décisifs, par ses prétendus meneurs, il a trouvé ce qu'il fallait faire et il l'a accompli."

Voilà l'histoire vraie de la Révolution française. Nous n'avons qu'à nous incliner devant elle.

G. A. Dumont

Août 1889.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Soupe aux choux, au riz et au fromage.*—Faites crever du riz dans du bouillon de choux ; lorsqu'il est cuit, sans être épais, on y mélange du fromage de gruyère coupé en tranches très minces, et on laisse reposer au chaud pendant une heure.

*Gâteau au potiron.*—Après avoir égouté d'abord puis écrasé du potiron que l'on a fait ramollir dans un peu d'eau, sur le feu, on y mélange deux ou trois cuillerées de farine, autant de sucre en poudre, et trois ou quatre œufs. Tout cela, délayé avec du lait, est mis au four, et on laisse cuire jusqu'à constance de flan.

*Tarte aux poires.*—Pelez et coupez les poires en quartiers ; faites les cuire avec du sucre et du vin rouge jusqu'à ce que les poires soient réduites en purée, que vous passez au tamis de fer.

Etendez cette purée sur la pâte ; mettez au four ; une heure de cuisson.

*Côte de bœuf braisée.*—Lardez de part en part une côte de bœuf bien mortifiée. Placez-la dans une baubière avec du lard émincé, des carottes, des oignons, un bouquet garni, sel et poivre. Mouillez à hauteur avec du vin blanc et du bouillon en gelée. Faites bouillir avec feu dessus et dessous. Au bout de deux heures, vous la retournez et vous laissez cuire encore deux heures. Au moment de servir, mettez sur un plat. Entourez de petites carottes cuites à part. Servez à part dans une saucière le jus après l'avoir passé et dégraissé.

## CHOSSES ET AUTRES

—On a commencé à Naples, la démolition de 17,500 maisons, afin d'améliorer l'état sanitaire d'une grande partie de la ville. Ces travaux donnent de l'emploi à 12,000 ouvriers. Les dépenses se monteront à \$20,000,000 qui seront défrayées par le gouvernement d'Italie.

—En 1816, un boisseau de maïs achetait juste une livre de clous : aujourd'hui, un boisseau de maïs achète dix livres de clous. A cette époque il fallait soixante-quatre boisseaux d'orge pour acheter une verge de drap noir : aujourd'hui la même quantité d'orge paiera le prix de vingt verges. En ce temps-là il fallait le prix d'un boisseau de blé pour payer une verge de calinot ; de nos jours un boisseau de blé achète vingt verges de calinot.

—Trois des petits fils de dom Pedro, empereur du Brésil, âgés de 12, 10 et 7 ans, publient un petit journal appelé le *Courier impérial*. Ils sont les éditeurs, les imprimeurs et font eux-mêmes le tirage de la petite feuille très libérale qui fait la guerre à l'esclavage. L'empereur Frédéric d'Allemagne, qui est mort l'an passé, avait fait son apprentissage de compositeur sous la direction d'un imprimeur nommé Hanel.

—Faut-il se marier ? Un professeur d'arithmétique répondait : non ! à son fils, en lui donnant la solution des quatre règles : "Réfléchis bien, mon enfant : le mariage commence par une somme totale d'illusions, suivie par une soustraction de liberté, augmentée par une multiplication d'enfants—et finit, bien souvent, par une division des époux."

—N'assumez jamais un air d'indifférence, quand une autre personne vous parle. Ne chuchotez pas en société. Réservez votre opinion pour une autre fois. Ne contredisez jamais. Si vous n'êtes pas de la même opinion, que celle de votre interlocuteur, faites le savoir, mais d'une manière digne et courtoise. Ne faites jamais de l'esprit aux dépens d'un autre. La courtoisie est le premier devoir d'un homme bien élevé.

"SCIENCE PRATIQUE".—Nous accusons réception de la *Science Pratique*, journal mensuel de procédés et recettes modernes à l'usage de l'amateur des sciences, de la vie pratique à la ville et à la campagne, publié par un comité de techniciens et de spécialistes. Ce journal est indispensable pour la famille de même que pour l'homme de science ; il contient une foule de recettes en tous genres. Prix de l'abonnement : \$1.50, payable d'avance. L'abonnement part du 25 avril.

Agent unique pour le Canada : G.-A. et W. DUMONT, librairie Ste-Henriette, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

—L'habileté chinoise en fait de tours de passe-passe s'exerce jusque dans leur cuisine. A un banquet chinois donné à des Américains à San-Francisco, quelques-uns de ces plats curieux ont été offerts : Chaque convive reçut au dessert une orange qui paraissait être dans ses conditions primitives : mais quand elle fut ouverte, elle contenait cinq espèces de gelées. Nulle trace de coupure n'était visible dans l'écorce : on se demande comment la pulpe de l'orange a pu en être extraite. Des œufs recouverts de dessins et de couleurs de noisettes se trouvaient remplis de viande, introduite de la même incompréhensible manière.